Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 17 (1884)

Artikel: Le siècle d'ésaïe

Autor: Perrochet, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379344

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SIÈCLE D'ÉSAÏE[1]

PAR

A. PERROCHET

Dans le vaste domaine des sciences historiques, il n'est peut-être pas de champ d'études qui offre actuellement plus d'intérêt et sur lequel s'exerce une activité plus féconde que celui de l'antique Orient. Ces anciens peuples de l'Asie occidentale, que nous ne connaissions que par les historiens de la Grèce et de Rome dont les renseignement fort incomplets manquaient souvent d'exactitude, ces civilisations éteintes dont les quelques monuments demeurés debout à travers les siècles faisaient pressentir la grandeur, ces religions dont on n'avait que des notions vagues, si ce n'est même entièrement fausses, tout ce monde ressuscite maintenant à nos regards, il nous apparaît plein de jeunesse et de vie, il nous livre complaisamment les secrets de son histoire. La découverte de nombreux documents égyptiens, phéniciens, assyriens et chaldéens, les progrès si rapides du déchiffrement des hiéroglyphes de l'Egypte et des cunéiformes de la Mésopotamie ont jeté une vive lumière sur ces parties autrefois si obscures de l'histoire de l'antiquité. Les annales gravées sur le marbre ou le porphyre, les poèmes transcrits sur la brique ou sur le papyrus sont successivement mis au jour et il ne s'écoule pas d'année, nous pourrions presque dire de mois et de semaine, sans qu'une découverte nouvelle vienne enrichir nos connaissances et nous fournir de précieuses informations.

L'histoire du peuple d'Israël ne pouvait demeurer étrangère à ce mouvement; ce peuple était en relations trop fréquentes avec ses voisins, ses destinées furent trop intimement mêlées

[1] Conférence académique donnée à Neuchâtel le 11 mars 1884.

aux leurs, ses mœurs, ses coutumes, son caractère avaient trop de rapports avec ceux des autres nations de l'Asie occidentale pour que la connaissance que nous possédons maintenant de l'Orient antique n'apportât pas aux renseignements donnés par les livres bibliques un riche et indispensable complément. La lumière répandue sur la période la plus importante de l'histoire d'Israël, sur celle qui s'étend des origines du peuple jusqu'à la prise de Jérusalem par Nébucadnézar et à l'exil babylonien, est si grande qu'on peut dire que l'étude de l'Ancien Testament en a été presque complètement renouvelée.

Cette rénovation n'a pas porté uniquement sur les faits extérieurs, sur les événements politiques dont les documents assyriens ont permis de se rendre mieux compte et d'établir scientifiquement l'enchaînement en fournissant, entre autres, une chronologie exacte et suivie qui manquait totalement aux livres bibliques; l'histoire intérieure d'Israël, à son tour, et notamment celle de son développement religieux, a pris une forme bien différente de celle sous laquelle elle est présentée d'habitude et que lui avait assignée la tradition. Les longs siècles du séjour d'Israël en Canaan ne nous apparaissent plus comme une interminable série de chutes et de relèvements, au milieu de laquelle la brillante époque de David et de Salomon jette une lumière momentanée, suivie bientôt des ténèbres d'une lente et irrémédiable décadence; nous y reconnaissons au contraire un développement continuel et progressif, développement qui ne s'accomplit pas sans de regrettables réactions et d'inévitables reculs, mais qui se poursuit cependant au milieu des agitations et des luttes, ainsi que des obstacles extérieurs qui lui sont suscités. La législation hébraïque ne se présente plus à nous comme étant dans son ensemble et dans toutes ses parties l'œuvre directe et immédiate de Moïse, elle nous apparaît maintenant comme un vaste édifice dont le grand législateur, avec son puissant et incontestable génie, a posé les éternelles et immuables bases sur lesquelles s'est élevée dans le cours des siècles l'œuvre grandiose que nous admirons dans le Pentateuque et à la construction de laquelle chaque génération a contribué.

Dans ce long développement qui va de Moïse jusqu'à Esdras et n'embrasse pas moins de neuf siècles, l'une des époques les plus importantes et les plus mouvementées au point de vue politique comme au point de vue religieux, une de celles que les découvertes modernes ont le plus richement illustrées et sur lesquelles nous possédons le plus de données certaines, est sans contredit le huitième siècle avant notre ère, ce siècle qu'on peut appeler, d'après la grande personnalité qui en a dominé toute la seconde partie, *le siècle d'Esaïe*. Il marque, d'un côté, une étape décisive dans la marche des idées religieuses en Israël et nous présente, de l'autre, le peuple élu entrant directement en rapport avec Ninive et Babylone, enveloppé définitivement dans les grandes commotions politiques de l'Orient et commençant à jouer un rôle actif dans la lutte sans cesse renaissante entre les deux puissances qui, pendant toute l'antiquité, se sont disputé l'empire du monde asiatique, l'Assyrie et l'Egypte. Aussi, pour donner une idée de la modification qui s'est opérée dans l'étude de l'histoire d'Israël, ne puis-je mieux faire que d'esquisser rapidement le tableau de ce siècle qui eut, pour les destinées futures du peuple de l'ancienne alliance, une importance plus grande encore que le siècle de David et de Salomon.

I

Les deux royaumes israélites avaient traversé dans le courant du neuvième siècle une crise redoutable qui les avait mis l'un et l'autre à deux doigts de la ruine. La célèbre Jézabel, cette femme énergique et altière, dont on a dit que, « de toutes les grandes tragédiennes qui soient montées sur la scène réelle, elle est la plus effrayante et la plus accomplie[1]. » avait rêvé une habile et redoutable revanche de la conquête de la Palestine par les fils de Jacob et de l'extermination des Cananéens. Princesse tyrienne, toute dévouée aux intérêts de sa race, elle ne visait à rien moins qu'à faire d'Israël l'humble et docile vassal de la Phénicie ; pour cela, elle l'avait compris, il fallait dépouiller le peuple hébreu de son caractère national, dont sa

[1] Ledrain, *Histoire d'Israël*, I, p. 409.

religion était la meilleure et la plus puissante sauvegarde, il fallait si l'on peut ainsi dire, le *cananiser,* et c'est là ce qu'elle poursuivait avec une ardeur passionnée, ne reculant devant aucun crime ni aucune atrocité. Malgré la longue et courageuse résistance d'Elie et d'Elisée, elle paraissait avoir réussi, elle était même parvenue à placer sur le trône de Jérusalem sa fille Athalie qui, digne émule de sa mère, poursuivit en Juda le même but avec les mêmes moyens. La terreur qu'avaient su inspirer ces deux femmes semblait avoir mis fin à toute tentative de révolte, à toute velléité d'opposition. Cependant de courageux et hardis patriotes veillaient encore, le parti national se reconstitua secrètement dans le royaume d'Israël, sous la direction du prophète Elisée qui trouva dans le farouche Jéhu l'homme désigné pour se mettre à la tête du mouvement. La révolution éclata, les représailles furent sanglantes, mais l'indépendance nationale était reconquise et la réaction cananéenne définitivement vaincue. Quelques années après, Juda secoue à son tour le joug d'Athalie et le prêtre Jojadah, en rétablissant sur le trône la dynastie davidique, sauve en même temps le culte mosaïque et la religion de Jéhovah d'une ruine imminente.

Si la nationalité israélite était sortie fortifiée et retrempée de ces luttes intestines et de cette double révolution, la puissance extérieure des deux royaumes en avait considérablement souffert. Les peuples voisins se soulèvent les uns après les autres, ils envahissent Ephraïm et Juda, ils y commettent de continuelles déprédations, les armées envoyées contre eux sont le plus souvent honteusement battues et quelques heureuses campagnes ne réussissent pas à relever le prestige des armes israélites. Enfin se montre à l'horizon la redoutable puissance de Ninive qui commence à diriger sur l'occident ses légions victorieuses.

C'était donc sous de bien fâcheux auspices que s'ouvrait le huitième siècle ; mais la situation ne devait pas tarder à changer de face, des jours meilleurs allaient luire enfin pour les descendants de Jacob. A peu près en même temps montèrent sur le trône de Samarie et sur celui de Jérusalem deux monarques qui, favorisés d'un long règne, réussirent l'un et l'autre à ren-

dre à leur pays la gloire et la prospérité. Vaillants généraux aussi bien qu'habiles hommes d'état, ils surent profiter de l'éclipse momentanée que subit à cette époque l'astre brillant de Ninive pour consolider leur pouvoir et se fortifier au-dedans comme au-dehors. La révolte des Mèdes, qui menaça de mettre fin à l'empire d'Assyrie, arrêta pendant près d'un quart de siècle la marche conquérante des armées ninivites du côté de l'occident. Jéroboam II, qui fut incontestablement le plus glorieux des monarques du royaume d'Israël, rétablit, selon la parole prononcée par le prophète Jonas, « les frontières d'Israël depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la mer Morte » (2 Rois XIV, 25), et redonna ainsi au royaume, au nord et à l'est, l'extension qu'il avait eue du temps de David et de Salomon.

Pendant ce temps *Ozias* travaillait avec non moins de succès au relèvement de son royaume. Aussi grand dans les arts de la paix que dans ceux de la guerre, il rendit à Juda la prospérité à l'intérieur et la puissance à l'extérieur, il étendit son empire plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs. Edom fut contraint de reconnaître de nouveau la suprématie de Juda : Elath, au bord de la mer Rouge, fut rebâti et les vaisseaux israélites reprirent la route d'Ophir, la contrée de l'or et des riches produits du midi. Les tribus arabes voisines furent soumises, les terribles Philistins, dont les bandes pillardes avaient tant de fois ravagé Juda, furent vigoureusement châtiés : Gath, Asdod, Jabné furent livrées aux flammes et leurs murailles furent rasées.

Pour affermir ses conquêtes et se prémunir contre toute invasion, Ozias réorganisa ses forces militaires et renouvela le matériel de guerre; les fortifications de Jérusalem furent complétées et munies de nouveaux engins défensifs, des forts détachés furent construits dans toute l'étendue du pays. A ce déploiement de puissance militaire, à l'extension donnée au commerce par le port d'Elath et la navigation sur la mer Rouge, Ozias joignit encore le développement de l'agriculture ; dans le désert de Juda, il fit creuser de nombreuses citernes et bâtir des tours servant à la fois d'observatoire et de refuge contre les incursions des pillards. Au Carmel et dans la montagne, sur

ces pentes couvertes de vignes ou de champs de blés, il fit faire de grands travaux, « car il aimait l'agriculture, » ajoute le récit biblique. (2 Chron. XXVI, 10.) Ainsi se produisit en Juda une prospérité sans exemple, on pouvait se croire revenu aux beaux jours de Salomon, « la richesse était rentrée dans le pays, désormais à l'abri des invasions, chacun jouissait en paix sous sa vigne et sous son figuier des trésors qu'apportaient les vaisseaux arrivant d'Ophir[1]. »

Ozias ne put profiter bien longtemps du fruit de ses efforts; atteint de la terrible maladie de la lèpre, il dut céder la régence à son fils Jotham qui gouverna avec la même sagesse et la même habileté.

II

Ainsi s'écoula paisible et matériellement prospère la première moitié du huitième siècle; malheureusement l'état social, moral et religieux n'était pas aussi satisfaisant que la situation politique, il formait avec cette dernière un douloureux contraste.

La double révolution qui avait renversé Jézabel et Athalie et les années d'abaissement politique qui la suivirent avaient porté un coup fatal au prestige de la royauté en Israël. Celle-ci, entourée autrefois du respect et de la considération du peuple, jouissait d'un pouvoir absolu et incontesté, ses écarts et même ses violences n'enlevaient rien à son influence parce qu'on voyait en elle avec raison le plus ferme soutien de l'unité intérieure et de la puissance extérieure de la nation. Maintenant il n'en était plus ainsi, son autorité ne dépendait plus que des succès militaires ou de son habileté gouvernementale, car elle avait à compter avec les divers éléments dont se composait la société israélite et qui formèrent souvent tout autant de partis se disputant la prééminence.

La prospérité renaissante avait favorisé à Jérusalem la constitution définitive d'une *aristocratie* qui, déjà depuis l'époque de Salomon, tendait à former un groupe bien distinct au sein de la nation. Composée des branches cadettes de la famille royale, des principaux fonctionnaires de l'Etat et des bourgeois

[1] Ledrain, II, pag. 18.

enrichis, elle prétendait exercer une influence toujours plus grande sur le gouvernement du pays. « Apre au gain et cherchant avec ardeur le plaisir, » elle ne pensait qu'à augmenter ses richesses et à satisfaire ses passions, elle ne reculait pas devant les exactions et les dénis de justice, les petits et les pauvres étaient foulés, dépouillés, opprimés. Le culte austère de Jéhovah ne pouvait lui plaire, elle cherchait dans les cérémonies mystérieuses ou licencieuses des cultes païens une distraction agréable ou un aliment pour sa sensualité. Ce n'est pas qu'elle s'éprît de grand amour pour ces religions étrangères et qu'elle poursuivît de sa haine la religion nationale, comme l'avaient fait Jézabel, Athalie et leurs partisans, non, elle professait une sceptique largeur. Dans ces festins nocturnes où retentissaient la musique légère et les chants érotiques, où coulait à flots le vin parfumé, on déversait la raillerie sur les prophètes de Jéhovah comme sur les prêtres des idoles, et l'on s'écriait, « la coupe en main et le sourire aux lèvres : Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » Aussi est-ce contre cette caste orgueilleuse et immorale, oppressive du peuple et oublieuse des plus élémentaires devoirs, que les prophètes s'élèvent avec le plus d'énergie. « Malheur, s'écrie Esaïe dans un de ses premiers discours (ch. V, 8-23), malheur à ceux qui ajoutent maison à maison et qui joignent champ à champ jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espace et qu'ils habitent seuls au milieu du pays. Malheur à ceux qui de bon matin courent après la cervoise et qui bien avant dans la nuit sont échauffés par le vin. La harpe, le luth, le tambourin, la flûte et le vin animent leurs festins, mais ils ne prennent point garde à l'œuvre de l'Eternel et ne voient point le travail de ses mains. Malheur à ceux qui tirent l'iniquité avec les cordes du vice et le péché comme avec les traits d'un chariot et qui disent : « Que le dé-
» cret du Saint d'Israël arrive et s'exécute afin que nous le
» connaissions. » Malheur à ceux qui appellent le bien mal et le mal bien, qui changent les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres, qui justifient le coupable pour un présent et enlèvent aux innocents leurs droits. » Telle était aux jours d'Ozias et de Jotham la classe supérieure de Jérusalem.

A côté d'elle se trouvaient les *prêtres* qui, malgré leur nombre relativement restreint, pouvaient, à un moment donné, jouer dans l'Etat un rôle très important. Ce sont eux qui se mirent à la tête du mouvement national contre Athalie et qui conservèrent la prépondérance pendant les premières années du règne de Joas. Pour bien comprendre la position du sacerdoce de Jérusalem à cette époque, il ne faut pas oublier que le temple n'était pas l'unique lieu de culte dans le royaume de Juda. On adorait encore Jéhovah dans de nombreux sanctuaires situés dans la campagne : c'étaient les *hauts lieux*, dont il est si souvent question dans l'Ancien Testament. Elevés dans les endroits consacrés par le souvenir des patriarches ou par un grand événement national, ils étaient desservis par des lévites ; leur origine antique, comme les traditions qui s'y rattachaient, leur donnait aux yeux du peuple une importance que les splendeurs du temple ne parvenaient pas à diminuer. David, en plaçant le tabernacle en Sion, et surtout Salomon, par la construction du temple, avaient cherché à favoriser la centralisation du culte, mais il fallut plusieurs siècles avant que celle-ci fût réalisée et acceptée par la nation. On ne pouvait oublier que Josué, que Samuel, que David et Salomon eux-mêmes avaient sacrifié sur ces autels vénérables qui semblaient avoir reçu une consécration supérieure à celle du sanctuaire de la capitale. A la tête des prêtres de Jérusalem se trouvait un descendant d'Aaron qui exerçait sur eux une certaine suprématie, sans être encore revêtu des prérogatives dont jouit plus tard le souverain sacrificateur ; la distinction tranchée qui s'établit ensuite entre les simples lévites et les prêtres proprement dits n'existait pas encore et le fait de la descendance d'Aaron ne suffisait pas à donner au chef du sacerdoce jérusalémite l'autorité sur les lévites disséminés dans le pays. Les sanctuaires locaux avec leurs desservants étaient regardés d'un œil jaloux par les prêtres de la capitale qui, développant leur législation rituelle, saisissant toutes les occasions favorables pour augmenter leurs privilèges et leurs prérogatives, cherchaient à donner au temple une importance toujours plus grande et à faire diminuer, si ce n'est supprimer, les cultes rivaux des hauts lieux.

Aussi les intérêts du temple et de leur caste semblent avoir été leur grande préoccupation, au point d'y sacrifier, s'il le fallait, ceux de la religion dont ils étaient les représentants, car, si on les vit résister énergiquement à la tentative d'Ozias d'offrir lui-même un sacrifice sur l'autel de Jéhovah, ils cédèrent plus tard devant Achaz et se firent complaisamment, dans l'enceinte même du temple, les ministres d'un culte païen. Ce n'était pas sur eux qu'il fallait compter pour avancer le développement moral et religieux de la nation.

Et pourtant ce pauvre *peuple* avait grand besoin d'une direction à la fois ferme et paternelle qui, faisant appel à ses meilleurs sentiments, lui apprît à réprimer ses passions et à se soumettre à la loi divine. Mobile et puissamment impressionnable, comme tous ceux de sa race, le peuple d'Israël était susceptible d'enthousiasme pour les idées élevées et la morale supérieure représentées par la religion de Jéhovah, mais sa nature ardente et passionnée l'entraînait trop facilement à de regrettables écarts. Porté par goût et par instinct de race à la représentation symbolique des idées religieuses, superstitieux comme tous les peuples enfants, l'Israélite en arrivait facilement à mêler à l'adoration de Jéhovah des pratiques idolâtres, à matérialiser sa religion et à la faire consister essentiellement en rites et en cérémonies. Pour la grande masse du peuple, Jéhovah n'était que le dieu national, supérieur sans doute aux dieux des autres nations, mais ne différant de ceux-ci que par sa plus grande puissance : on pouvait donc, sans trop de scrupules, associer au culte de Jéhovah celui d'autres divinités. Or le polythéisme cananéen avait pour ces natures charnelles l'attrait le plus puissant; les rites impurs d'Astarté, la Vénus orientale, célébrés sous l'ombrage des vieux chênes ou des térébinthes verdoyants, les imposants ou licencieux symboles de Baal fascinaient leur imagination ou excitaient leurs sens et, « venant de la terre d'Adonis et d'Astarté, un souffle de volupté courait à travers les figuiers et les oliviers de la terre sainte[1]. »

Pour résister à ce courant d'immoralité et d'idolâtrie, pour secouer l'indifférence du sacerdoce, pour réagir contre les

[1] Ledrain, I, pag. 365

vices de la classe dominante et inspirer à la royauté des décisions conformes aux véritables intérêts de la nation, il n'y avait que les *prophètes*, ces organes de la révélation en Israël, ces fidèles serviteurs de Jéhovah. Animés d'un amour égal pour leur Dieu et pour leur patrie, ils avaient compris qu'Israël ne pouvait être libre et prospère, qu'il ne pouvait maintenir son existence au milieu des commotions politiques et des luttes des empires qu'en demeurant fidèle à Jéhovah et en s'inspirant des grandes idées religieuses et morales dont il était destiné à être le porteur. Avec un infatigable dévouement et un indomptable courage, dénonçant sans ménagement tous les vices et tous les écarts, disant la vérité aux grands comme aux petits, ils s'efforçaient de faire pénétrer dans le cœur même de la nation leurs puissantes convictions. Mais ils étaient peu nombreux, souvent presque isolés au sein de ce peuple dont ils étaient pourtant les vrais et les plus nobles représentants. Autour du prophète se groupait un petit cercle de disciples et la petite phalange des pieux en Israël, des *Stillen im Lande*, selon la belle expression allemande, était seule à leur prêter appui.

A l'époque dont nous parlons se produisit une transformation importante dans le mode d'agir du prophétisme et un progrès sensible dans ses idées. Les anciens prophètes, comme Samuel, Elie, Elisée, avaient été des hommes d'action plus que de paroles; tantôt soutenant la royauté, tantôt luttant contre elle, ils avaient pris une part directe aux mouvements politiques et avaient plus d'une fois joué le rôle de chefs de parti; ne craignant pas de recourir aux mesures énergiques et même violentes, on les avait vus provoquer des soulèvements populaires et disposer du trône comme s'ils eussent été Jéhovah lui-même. Mais les expériences faites n'avaient pas toutes été favorables, Elie et Elisée déjà avaient dû le reconnaître, et lorsqu'on vit la dynastie de Jéhu, qui était leur création, tomber dans les errements de ses prédécesseurs, on ne tarda pas à comprendre dans le cercle prophétique qu'il y avait pour la cause même qu'on voulait défendre un grave danger à intervenir trop directement dans la vie politique de la nation. Bientôt

le prophétisme renonça à constituer un état dans l'Etat, à donner des ordres indiscutables, à établir et à déposer des rois, il abandonna ce qu'il y avait de trop violent dans ses allures pour se renfermer plus strictement dans sa tâche d'éducateur moral et religieux. Ce n'est pas qu'il ait renoncé à exercer son influence sur les destinées du peuple, mais il agit en conseiller et non plus en maître. Aussi le prophète devient-il prédicateur, orateur et c'est à dater de ce moment que ses discours revêtent une forme littéraire et nous sont conservés dans le recueil sacré.

En même temps les idées du prophétisme se précisent et s'épurent, le spiritualisme qui est à la base de la religion nationale est saisi et exposé avec plus de netteté. Les prophètes s'efforcent de faire comprendre à leurs contemporains que Jéhovah n'est pas seulement le dieu national, mais le Dieu unique et souverain duquel dépendent tous les empires et qui préside aux destinées de tous les peuples; il est le Saint, la pureté et l'élévation suprêmes, toute représentation symbolique est indigne de lui et ne fait que le rabaisser; les dieux des nations ne sont que des faux dieux, le néant et la vanité même. Aussi, guerre à mort à l'idolâtrie sous toutes ses formes; comme les hauts lieux consacrés à Jéhovah sont devenus le refuge des pratiques idolâtres et superstitieuses et ne servent souvent qu'à favoriser l'introduction des cultes étrangers, il faut qu'ils disparaissent et que le temple de Jérusalem reste le seul sanctuaire du vrai Dieu. Et encore les cérémonies et les fêtes religieuses célébrées dans la capitale ne doivent-elles pas remplacer la consécration du cœur. Il n'est rien que Jéhovah réprouve autant que le formalisme, ce qu'il veut, c'est la sainteté du cœur et de la vie. Qu'Israël devienne le peuple saint à l'Eternel, alors s'accompliront ses glorieuses destinées, il deviendra la lumière des nations et sous la conduite du grand roi de l'avenir il établira sur la terre le règne de la justice et de la paix. Voilà ce que disent et répètent les prophètes du huitième siècle et leurs successeurs, amenant ainsi la religion d'Israël à son plein et entier développement; c'est de ce moment que date ce monothéisme sévère, cette morale

si élevée qui font la grandeur du prophétisme hébreu et lui assignent une place à part dans l'histoire religieuse de l'antiquité.

Mais à côté de ce prophétisme sérieux et authentique en existait un autre que nous ne pouvons passer sous silence. Nous trouvons déjà à cette époque, comme plus tard du temps de Jérémie, les faux prophètes faisant aux autres une guerre acharnée. Démagogues ambitieux, ne cherchant qu'à obtenir considération et puissance, ces hommes, qui se donnaient aussi comme les organes de Jéhovah, flattaient les passions du peuple et ses plus mauvais instincts ; ils ne trouvaient que trop facilement, auprès de la masse, un crédit qu'elle refusait aux hommes de cœur qui flétrissaient ses vices et voulaient la ramener au bien. « Les prêtres enseignent pour un salaire et les prophètes prédisent pour de l'argent, » s'écrie Michée, le disciple d'Esaïe. « Si un homme, continue-t-il, court après le vent et débite des mensonges : je vais te prophétiser sur le vin, sur les boissons fortes ! Ce sera pour ce peuple un prophète. » (Mich. II, 11 ; III, 11.)

Tels étaient les éléments et la situation de la société israélite lorsque parut Esaïe ; il nous reste à voir au travers de quelles luttes et de quelles péripéties il parvint à assurer le triomphe de sa cause, triomphe malheureusement momentané, mais qui n'en fut pas moins décisif pour l'avenir d'Israël.

III

C'est l'année de la mort d'Ozias, vers 740, qu'*Esaïe* fut appelé au ministère prophétique. Le vaillant *Jotham*, qui ne survécut à son père qu'un ou deux ans à peine, avait consolidé pendant sa régence la puissance et la prospérité du pays ; mais le faste, l'injustice, la corruption des grands n'avaient fait que s'accroître, l'idolâtrie, avec ses pratiques immorales et superstitieuses, prenait de jour en jour plus de force et d'extension. Le ciel. jusqu'alors serein, commençait à s'assombrir de nouveau : la puissance de Ninive, momentanément affaiblie, venait de se redresser plus menaçante que jamais avec le redoutable Tou-

glatpalasar (le Tiglatpiléser de l'Ecriture) qui commence ainsi une des inscriptions de la frise de son palais : « Je suis le roi qui, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, a mis en fuite tous ses ennemis. J'ai dominé les nations, j'ai gouverné les hommes des pays supérieurs et inférieurs, j'ai changé leurs rois et j'ai établi mes lieutenants au-dessus d'eux [1]. » Deux ans après son avènement au trône, il avait déjà conquis le nord de la Phénicie et soumis à un tribut Ménahem, le roi d'Israël. Aussi, lorsque, dans sa vision inaugurale, Esaïe reçoit l'impression profonde de l'inaltérable sainteté de ce Jéhovah dont il va être le messager auprès de son peuple, il ne se fait point illusion sur les difficultés et les redoutables responsabilités de la mission dont il est chargé. Il prévoit que sa prédication ne rencontrera pas beaucoup de cœurs bien disposés, qu'elle endurcira plutôt que de convertir, et que les châtiments dont il devra menacer ce peuple rebelle ne recevront qu'une trop prompte exécution. Néanmoins il se met à l'œuvre avec courage, car il a la ferme assurance que de ces jours de deuil et de ruines sortira une race sainte, un peuple renouvelé.

Il était bien l'homme qualifié pour être au sein de cette génération frivole et corrompue, comme au milieu des graves événements qui se préparaient, le représentant de Jéhovah, le témoin fidèle et inébranlable des grandes vérités dont le groupe prophétique avait depuis peu acquis pleine et entière conscience et auxquelles lui, Esaïe, devait donner une sublime et immortelle expression. Ardent et énergique, mais toujours maître de soi, il ne se laisse pas dominer par ses sentiments, il sait trouver en toute occasion la note juste et appropriée aux circonstances, jamais il ne dépasse la mesure, même lorsqu'il donne essor à son indignation ou qu'une parole toute vibrante d'émotion s'échappe de ses lèvres. Doué d'une rare intelligence et d'une étonnante perspicacité, semblable à un homme placé sur une hauteur d'où l'on domine l'horizon, il jette sur tout ce qui l'entoure le regard vif et pénétrant de l'aigle, il juge à la lumière de la sainteté divine les événements actuels ou prochains et voit en eux la main puissante de Jéhovah qui gouverne le monde d'après

[1] Ménant, *Annales des rois d'Assyrie*, pag. 138.

les lois éternelles de sa justice. Nature profondément religieuse, il a une foi intime et vivante, une confiance inébranlable en Dieu, il a la ferme conviction qu'en Jéhovah seul est le secours et la délivrance, secours infini et délivrance merveilleuse pour ceux qui mettent en Lui leur espérance ; il est assuré que le jour viendra où les peuples se prosterneront devant l'Eternel et se soumettront à sa loi. Orateur éloquent enfin, génie littéraire de premier ordre, il devait faire sur ses auditeurs une profonde impression.

Si le prophète réunissait à un haut degré les qualités nécessaires à sa mission, les circonstances ne devaient pas tarder à réclamer son énergique et continuelle intervention. La mort prématurée de Jotham, suivant de près celle d'Ozias, laissa le trône au jeune *Achaz*, prince « faible, efféminé et présomptueux » dont Esaïe caractérise le gouvernement par une expression que nous ne pouvons mieux rendre que par celle de « *régime de gamins*[1]. » Achaz se jeta dans les bras du parti aristocratique et païen et le relâchement des mœurs, l'arbitraire, l'écrasement du peuple ne firent qu'empirer. En vain Esaïe élève-t-il la voix pour réveiller les consciences et annoncer le châtiment qui s'approche, on se moque de cet importun censeur et de ses sombres prévisions.

Cependant tous les peuples que Juda avait jusqu'alors maintenus en respect ou placés sous son joug se concertaient pour un soulèvement général. A la tête de la coalition se trouvaient Pékach, roi d'Israël, et Retsin, roi de Damas. Pour résister aux envahissements de l'Assyrie, ces deux rois avaient noué des intelligences avec l'Egypte et voulaient assurer leurs communications avec ce pays en s'emparant de Juda sur le trône duquel ils comptaient placer un homme de paille, fidèle exécuteur de leurs volontés. Ils chassent du territoire d'Edom les garnisons judéennes, s'emparent du port d'Elath, puis se tournent vers Juda. Les Edomites affranchis envahissent le sud du royaume, tandis qu'au nord-ouest les Philistins s'emparent des principales places fortes et qu'à l'est arrivent les armées alliées de Damas et d'Ephraïm. L'armée judéenne est complètement défaite, les

[1] Esa. III, 4.

forts élevés par Ozias et Jotham sont pris et rasés et, selon l'expression d'Esaïe, Jérusalem demeure seule au milieu du pays dévasté, « comme une cabane dans une vigne, comme un hamac dans un champ de concombres, comme une tour d'observation dans le désert. » (Ch. I, 8.) Achaz éperdu, malgré les exhortations d'Esaïe, ne sait faire autre chose qu'appeler à son secours, en lui livrant ses trésors, le roi de Ninive qui saisit avec empressement cette occasion d'intervenir sur la côte méditerranéenne, mais, occupé alors en Médie et en Arménie, il ne peut arriver aussi vite qu'Achaz l'aurait désiré. Déjà les rois de Syrie et d'Ephraïm se préparent à une nouvelle campagne, bientôt on apprend qu'ils ont franchi la frontière et s'avancent contre Jérusalem. Toute la contrée est en émoi, « le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple furent agités comme les arbres de la forêt sont agités par le vent. » (Esa. VII, 2.) Seul, le prophète demeure ferme, il vient se présenter devant le roi et l'exhorte à se confier en l'Eternel. Achaz, qui compte sur Touglatpalasar et ne veut pas se soumettre à Jéhovah et à son prophète, repousse dédaigneusement Esaïe. Alors celui-ci annonce que ce roi d'Assyrie sur lequel s'appuie la cour délivrera bien Juda de ses ennemis immédiats, mais ce ne sera que pour l'asservir et lui infliger les plus honteuses humiliations. Il compare l'armée assyrienne à un fleuve aux eaux grandes et puissantes qui, après avoir inondé Damas et Ephraïm, pénètre en Juda, submergeant tout de ses ondes impétueuses et couvrant de ses bras étendus toute la largeur du pays. (VIII, 7, 8.) Touglatpalasar arrive et à son approche les alliés lèvent précipitamment le siège de Jérusalem; il était trop tard, le roi de Ninive traverse en conquérant le pays d'Israël dont il déporte une partie des habitants, puis, revenant sur ses pas, il va mettre le siège devant Damas. Jérusalem est délivrée, mais au prix de sa liberté.

Damas prise, Touglatpalasar y convoque tous les rois de l'Asie occidentale à venir lui rendre leurs hommages, reconnaître sa suzeraineté et fixer les tributs annuels qui seront la preuve de leur docile soumission. Achaz doit se mettre en route pour Damas et se déclarer l'humble vassal du grand roi ; il avait fait de Juda une province assyrienne et donné le coup fatal à

l'indépendance de sa patrie. Honteux de son abaissement, ne voulant pas reconnaître sa faute en suivant enfin les conseils d'Esaïe et en revenant à Jéhovah, il se plonge de plus en plus dans l'idolâtrie et demande en vain à tous les dieux asiatiques un remède aux maux qu'il a déchaînés sur son pays. Il fait construire dans le parvis du temple un autel assyrien sur le modèle de celui qu'il avait vu à Damas, se figurant que les dieux de Ninive lui seront plus favorables que Baal et Astarté. Le sacerdoce de Jérusalem se soumet lâchement à la volonté du roi qui introduit en outre le culte babylonien des astres et se procure des chars et des chevaux consacrés au soleil, qu'il fait figurer dans de solennelles processions.

Pendant ce temps le pays, ruiné par les invasions précédentes, exposé sans cesse aux razzias des bandes pillardes, voit ses dernières ressources s'épuiser à fournir le tribut qui doit prendre chaque année le chemin de Ninive. Situation douloureuse et sans issue : « La tête entière est malade, s'écrie Esaïe, et tout le cœur est souffrant. De la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête rien n'est en bon état, ce ne sont que blessures, contusions et plaies vives qui n'ont été ni pansées, ni bandées, ni adoucies avec l'huile. Votre pays est dévasté, vos villes sont consumées par le feu, vos campagnes, sous vos yeux des étrangers les dévorent, ils ravagent et détruisent comme des barbares. Si l'Eternel des armées ne nous eût laissé un faible reste, nous serions comme Sodome, nous ressemblerions à Gomorrhe. » (Ch. I, 5-9.)

Reconnaissant l'impuissance des divinités ninivites, Achaz recourt à de nouvelles pratiques et ne recule pas devant l'introduction du culte de Moloch, pour lequel les Israélites avaient toujours professé la plus grande répulsion ; il fait dresser, dans la vallée de Hinnon, un bûcher sacré sur lequel il fait monter un de ses fils. Le peuple, consterné et révolté, se détourne avec dégoût de ce roi en démence et la foule se presse de nouveau dans le sanctuaire de Jéhovah depuis longtemps délaissé ; le sang des victimes coule en abondance sur les autels, l'encens jette à profusion vers le ciel ses odorantes vapeurs, mais ce n'est qu'un vain formalisme contre lequel Esaïe s'élève avec autant

de force qu'il l'avait fait naguère contre l'injustice et l'immoralité. Ce que veut Jéhovah, répète-t-il avec son disciple Michée, « c'est que tu pratiques la justice, que tu aimes la miséricorde et que tu marches humblement avec ton Dieu. Lavez-vous, nettoyez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos actions, cessez de mal faire, apprenez à bien faire. » (Mich. VI, 8; Esaïe I, 16, 17.) Prédication vivante et salutaire, qui ne rencontre malheureusement que peu d'écho. Seuls quelques disciples fidèles et un petit nombre d'âmes pieuses se groupent autour du prophète dans ces temps malheureux; se gardant avec soin de la corruption générale, ils redisent avec leur maître: « J'espère en l'Eternel qui cache sa face à la maison de Jacob et je place en lui ma confiance. » (Ch. VIII, 17.) Ils savent que les grandes vérités qui font leur force et leur joie ne peuvent périr et que c'est à elles que l'avenir appartient. Ils en avaient déjà une preuve bien propre à fortifier leur foi dans l'attitude du futur héritier du trône, le jeune Ezéchias, qui témoignait aux prophètes une vivante sympathie et donnait aux adorateurs de Jéhovah les plus belles espérances.

IV

Achaz mourut en 728, la même année que Touglatpalasar, laissant à son fils *Ezéchias* le soin de réparer ses fautes et de donner si possible un peu de repos et de bien-être à ce royaume affaibli à l'extérieur comme à l'intérieur. Mais, plus la tâche était grande et difficile, plus Ezéchias s'y met avec courage. Il reprend les sages traditions gouvernementales d'Ozias et de Jotham ; faisant régner l'ordre dans l'administration, favorisant l'agriculture, remettant le pays en état de défense, reconstruisant et complétant les fortifications de Jérusalem, il parvient au bout de quelques années à rendre à son peuple la prospérité et la sécurité. Les ressources naturelles de ce petit territoire étaient si grandes qu'il suffisait d'une direction intelligente pour réparer promptement les ravages de l'invasion. Le parti des grands s'efforce en vain d'entraîner Ezéchias dans l'alliance que formaient contre Ninive l'Egypte, les Phéniciens et le royaume

d'Israël; suivant les prudents conseils d'Esaïe, il continue à payer le tribut consenti par Achaz. Le roi d'Assyrie, ne demandant pas autre chose que cette marque extérieure de soumission, laissait à son vassal une assez grande indépendance. C'est ainsi que le royaume de Juda put jouir longtemps de la paix la plus complète et qu'il vit les armées assyriennes dévaster le pays d'Israël, s'emparer de Samarie, sans qu'il eût à redouter une nouvelle invasion. Deux ans plus tard, en 720, le terrible Sargon, marchant contre l'Egypte, détacha un corps d'armée dans la direction de Jérusalem, mais pour des raisons encore inconnues il ne fut pas donné suite à cette expédition. Dès lors, Sargon, occupé en Orient par les Arméniens, les Mèdes et les Babyloniens, laissa en repos l'Asie occidentale.

Ezéchias mit à profit ces années de tranquillité pour accomplir une réforme qui lui tenait à cœur et dont le groupe prophétique désirait ardemment la réalisation. A peine monté sur le trône, Ezéchias avait fait disparaître du temple et de ses alentours tous les autels et les symboles idolâtres, le culte de Jéhovah avait été réorganisé, la position du sacerdoce jérusalémite régularisée par une nouvelle réglementation ; pour fêter cette restauration du culte, fut célébrée une Pâque solennelle à laquelle tout le peuple fut spécialement convoqué. De Jérusalem la réforme religieuse s'étendit dans tout le royaume, les bocages d'Astarté furent rasés, les idoles et les obélisques mis en pièces. Mais, non content de faire disparaître les autels païens, Ezéchias le premier osa s'attaquer aux hauts lieux qu'avaient respectés les plus pieux de ses prédécesseurs ; ces antiques sanctuaires, devenus, comme nous l'avons dit, une occasion d'idolâtrie, furent aussi détruits et la centralisation du culte, si vivement réclamée par le groupe prophétique, fut enfin accomplie. Les prêtres de Jérusalem, désireux d'effacer le souvenir de leur lâche complaisance pour Achaz, étaient tout naturellement portés à seconder les efforts du roi, d'autant plus que la suppression des hauts lieux répondait à leurs intentions secrètes et servait à merveille leur ambition. Cette alliance de la royauté, du prophétisme et du sacerdoce ne pouvait plaire à l'aristocratie de Jérusalem qui, toute-puissante sous Achaz,

avait conservé un notable pouvoir; aussi opposa-t-elle à Ezéchias une résistance tantôt sourde, tantôt déclarée; les grands de la capitale offrirent dans leurs jardins un refuge aux cultes proscrits et ne se firent pas faute, à l'occasion, d'intriguer avec l'Egypte ou les nations voisines, derrière le dos du roi. Ezéchias, en homme prudent et avisé, ne pouvant les réduire par la force, les laissait faire sans les inquiéter et n'en continuait pas moins son œuvre de réforme et de restauration. Celle-ci ne pouvait sans doute pénétrer d'un coup la masse du peuple : partant d'en haut et imposée, elle n'était pas le produit d'un sentiment populaire vivant et profond ; on s'était soumis bon gré mal gré, aussi le prophète n'est que trop souvent appelé à combattre le formalisme et l'hypocrisie, comme il l'avait fait précédemment pour l'idolâtrie.

Cependant l'élan donné au sentiment religieux se poursuivait et produisait une féconde activité littéraire. La poésie psalmique prenait un nouvel essor, des scribes étaient chargés par le roi de collectionner les antiques maximes de Salomon et des sages, et l'un d'entre eux, peut-être, composait le grand et beau morceau qui ouvre le livre des Proverbes. (Chap. I-IX.) Les traditions sur les origines et les âges héroïques de la nation étaient recueillies et rédigées, la législation se développait sur les bases mosaïques et se préparait à la codification qui allait bientôt lui être donnée dans le Deutéronome. Sous le patronage éclairé de ce roi qui, poète lui-même, prenait à la littérature religieuse le plus vif intérêt, c'était entre les prêtres et les prophètes une sainte et noble émulation.

En voyant un aussi remarquable succès couronner ses efforts, en jouissant avec son peuple de la prospérité renaissante, Ezéchias devait se féliciter d'être entré dans les vues du parti théocratique; aussi la bonne entente entre les prophètes et lui ne fut-elle qu'une seule fois momentanément troublée. C'était en 713, après une grave maladie dont Ezéchias s'était rétabli d'une façon inespérée; Mérodacbaladan, le grand patriote babylonien, qui poursuivit jusqu'à la fin de sa vie l'affranchissement de sa patrie et avait juré une haine à mort aux conquérants de Ninive, avait réussi depuis quelques années à maintenir

son indépendance, en fomentant de tous côtés des révoltes contre la puissance assyrienne. Il négociait à ce moment une alliance avec l'Egypte dans laquelle devaient entrer tous les peuples de la côte méditerranéenne; déjà sûr de l'appui des Médes, il comptait enserrer Ninive à l'est et à l'ouest et réussir à briser son pouvoir. Sous le prétexte de féliciter Ezéchias de sa merveilleuse guérison, il lui envoie des ambassadeurs chargés de faire entrer Juda dans la coalition. Ezéchias flatté, lui petit prince du petit royaume judéen, de recevoir une ambassade du roi de la grande Babel et de voir ce monarque solliciter son alliance, reçut avec empressement les ouvertures des messagers. Pour leur prouver que sa coopération n'était pas sans importance, il leur montra en détail, avec une orgueilleuse complaisance, ses arsenaux et ses trésors, « ne laissant rien qu'il ne leur eût fait voir. » (XXXIX, 2, 4.)

Le parti aristocratique, appelé à participer aux fêtes données aux envoyés babyloniens, profita de l'occasion pour reprendre sur le roi une influence depuis longtemps perdue. Esaïe ne se faisait pas illusion sur la valeur de cette politique à courte vue, il annonce à Ezéchias que le jour viendra où tous ses trésors seront emmenés à Babylone en même temps que ses fils y seront déportés. (XXXIX, 6, 7.) Le roi, contrairement à son attitude précédente, répond au prophète avec un sourire ironique : « La parole de l'Eternel que tu as dite est bonne, » puis ajoute comme explication : « Certainement, puisqu'il y aura paix et sécurité pendant ma vie. » — « Trait d'esprit misérable, dirons-nous avec M. Bruston [1], qui dut laisser dans l'âme du prophète la plus pénible impression et dont le souvenir dut plus tard remplir de honte l'âme du roi. » Poussé par les grands et pour tenir la parole donnée au roi de Babylone, Ezéchias noue des intelligences avec l'Egypte. Esaïe condamne en public ces démarches imprudentes : « Le secours de l'Egypte, dit-il, n'est que vanité et néant, j'appelle cela du bruit qui n'aboutit à rien. » (XXX, 7.) Cette alliance contre nature avec l'antique oppresseur d'Israël n'aura pour résultat que la ruine de Jérusalem et du pays tout entier. Michée à son tour

[1] *Hist. crit. de la littérature prophétique*, pag. 193.

déclare que « Jérusalem deviendra un monceau de pierre et la montagne du temple, une sommité couverte de bois. » (III, 12.) Ezéchias ne tarda pas à comprendre de quel côté se trouvait la sagesse et la vérité, il se retira de la ligue et bientôt l'arrivée des armées assyriennes, venant châtier la ville philistine d'Asdod dont le roi avait donné le signal de la révolte, apporta à la parole prophétique une éloquente confirmation.

Dix nouvelles années de paix et de prospérité s'étaient écoulées pour Juda, lorsque le grand conquérant ninivite, Sargon, mourut assassiné et fut remplacé par son fils Sennachérib. Le vieux Mérodacbaladan, réfugié en Médie, en saisit occasion de reprendre le trône de Babylone et toute l'Asie occidentale se souleva au même moment. Ezéchias se fit l'un des chefs du mouvement, il refusa le tribut et retint prisonnier à Jérusalem Padi, le roi d'Ekron qui, demeuré fidèle à l'Assyrie, avait été livré au roi de Juda par ses sujets révoltés ; l'Ethiopie et l'Egypte encouragent Ezéchias et ses alliés, leur promettant secours et appui, toutes les mesures étaient prises, on croyait enfin pouvoir compter sur le succès et s'affranchir définitivement du joug de l'Assyrie. Esaïe, lui-même, ne condamne plus la révolte et se borne à blâmer ceux qui comptent plus sur le secours de l'Egypte que sur celui de Jéhovah. Sennachérib ne se laisse pas intimider · après avoir vaincu les Babyloniens, les Elamites et les Mèdes, il se dirige sur l'occident ; bientôt Sidon est prise, les autres villes de la côte se soumettent sans coup férir et l'armée assyrienne vient mettre le siège devant Lakis, au sud-ouest de Jérusalem ; en même temps un détachement parcourt le pays de Juda, et s'empare de toutes les villes. Ezéchias prend peur, il relâche Padi et envoie à Lakis une députation chargée d'offrir sa soumission. Sennachérib lui impose l'énorme contribution de trois cents talents d'argent et de trente talents d'or (plus de six millions de francs) ; pour s'acquitter, Ezéchias vide ses trésors ainsi que ceux du sanctuaire, et doit même prendre les garnitures métalliques qui couvraient les frontons du temple.

Lakis, cependant, continuait à résister tandis que les armées égyptiennes et éthiopiennes s'avançaient le long de la côte.

Sennachérib, pour ne pas être pris entre deux feux, veut s'assurer de Jérusalem ; en dépit de la parole donnée à Ezéchias après le payement de la contribution, il envoie un corps d'armée mettre le siège devant Jérusalem. Les généraux assyriens commencent par demander avec hauteur la reddition de la ville ; lorsqu'on vient rapporter à Ezéchias leurs arrogantes paroles, il déchire ses vêtements et s'écrie : « Ce jour est un jour d'angoisse, de châtiment et d'opprobre. » (Es. XXXVII, 1-3.) Comment en effet résister aux ennemis ? après quelques mois de défense, la ville, en proie à la famine, sera forcée de se rendre, si elle n'est pas auparavant prise d'assaut et livrée au pillage. Et qu'en sera-t-il de cette réforme religieuse accomplie au travers de tant de luttes et avec tant de succès ? un échec, une défaite sera pour le peuple la preuve la plus certaine de l'impuissance de Jéhovah, il reniera ce Dieu qui l'a abandonné pour se jeter de nouveau dans les temples des idoles ! Esaïe conserve sa confiance et sa fermeté, il déclare que le roi d'Assyrie n'entrera point dans Jérusalem.

Lakis avait enfin cédé aux attaques des assiégeants, mais l'armée égyptienne s'approchait à marches forcées. Sennachérib envoie une lettre à Ezéchias, le sommant de nouveau de se rendre : « Quels sont les dieux, disait-il, qui ont délivré leur pays de ma main, pour que Jéhovah délivre Jérusalem de ma main ? » Ezéchias prend cette lettre, et la déployant dans le temple, il adresse à Jéhovah une fervente prière. Alors Esaïe rassure le peuple éperdu par une de ses plus sublimes prophéties. S'adressant au roi de Ninive, il lui annonce sa chute prochaine et le compare à un taureau ou à un cheval indompté auquel Dieu mettra une boucle aux narines et un mors aux lèvres pour le reconduire docile et soumis dans son pays. L'événement ne tarda pas à justifier les prévisions du prophète. Sennachérib rencontra à Altakou, à l'ouest de Jérusalem, les armées égyptiennes et éthiopiennes sur lesquelles il ne remporta qu'une victoire indécise ; puis, la peste ayant éclaté dans son armée, il battit rapidement en retraite. Quand, des murs de Jérusalem, on vit partir les Assyriens, grande fut la joie, immense fut l'allégresse, les chantres lévitiques célébrèrent

cette merveilleuse délivrance dans des psaumes enthousiastes, dont quelques-uns nous ont été conservés [1]; Ezéchias, les prêtres, les prophètes triomphaient et la colline du temple retentit des cris joyeux de la multitude. (Chap. XXXVII.)

Nous voici parvenus à l'extrême limite du huitième siècle, car ceci se passait en l'an 701. La religion des prophètes, la religion de Jéhovah avait heureusement traversé une crise décisive et désormais son avenir était assuré. Sous Manassé, le fils d'Ezéchias, le parti païen reprit le dessus ; la réaction fut d'une extrême violence, la persécution sévit avec fureur contre les adorateurs de Jéhovah, les zélateurs des faux dieux ne connurent ni frein ni retenue. Mais l'œuvre d'Esaïe et d'Ezéchias ne pouvait périr, ils avaient déposé dans le cœur de leur peuple la semence impérissable et féconde de la religion spirituelle du Dieu unique et saint. Elle y demeurera au travers des persécution et des catastrophes, malgré tous les efforts pour l'étouffer ou la dénaturer, elle y demeurera jusqu'à ce que le prophète de Nazareth, le dernier et le plus grand des prophètes, vienne lui donner sa forme définitive et en faire la religion universelle, la religion de l'humanité. « Si quelque chose, dirons-nous avec M. Réville, est de nature à encourager dans tous les temps les amis du spiritualisme religieux, lorsque les événements et les hommes semblent conjurés pour les écraser, c'est de voir ce que peuvent pour les destinées de leur pays et du monde, ces sept mille qui jamais ne fléchissent le genou, ni devant Baal, ni devant les veaux d'or. Ce sont toujours eux qui restent les derniers sur les champs de bataille de l'histoire [2]. »

[1] Ps. XLVI, XLVIII, LXXVI.

[2] *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1869, pag. 112.